

# Le Passant

---

François Coppée

Publication: 1869

Source : Livres & Ebooks

SILVIA, seule

*Silvia, en déshabillé blanc, est accoudée sur la rampe de pierre sculptée de la terrasse contemple, rêveuse, le paysage.*

Que l'amour soit maudit ! Je ne puis plus pleurer.

*Elle descend lentement la pente douce.*

J'ai passé ma jeunesse à me faire adorer,  
Je suis la froide & méchante souveraine.  
Tous, ils baisent ma main comme une main de reine,  
Humbles, sans que jamais, par un frisson vainqueur,  
La chaleur du baiser m'ait monté jusqu'au cœur.  
Qui le croirait pourtant ? La Silvia s'ennuie.  
Et toujours cet azur banal ! Deux mois sans pluie !  
Toujours les belles nuits & le tranquille été !  
Vraiment, le ciel m'en veut & s'est mis du côté  
Des poètes & des donneurs de sérénades.  
Il leur offre à loisir les comparaisons fades,  
Et mon nom va rimer, à la fin des sonnets,  
Avec toutes les fleurs où je me reconnais.  
Et cependant je suis l'idole, & l'on envie  
Tous ces flatteurs courbés que traîne la Silvie  
Dans le sillon que laisse en passant son dédain.  
L'aventurier toscan, alourdi de butin,  
Vient jeter à mes pieds les anneaux & les chaînes.  
L'orgueilleux podestat & l'argentier de Gênes  
Luttent à qui pourra troubler mes yeux sereins  
En ouvrant devant eux la splendeur des écrins.  
Mais nul ne m'a causé même de la surprise.  
Ah ! c'est que je les hais comme je les méprise,  
Tous ces hommes au cœur aisément contenté,  
Dont le désir me veut moins que la vanité.  
Je souffre. Vivre ainsi, sans amour, est-ce vivre ?  
Je n'ai rien, ni la fleur qui sèche dans un livre,  
Ni les cheveux gardés, ni le mot si touchant  
Auquel, tous les minuits, on pense en se couchant.  
Ma vie est sans plaisirs comme elle est sans alarmes,  
Hélas ! & j'ai perdu jusqu'au secret des larmes.  
Oh ! comme je suis triste !

*Montrant la ville au loin.*

Et dire que voici

Florence, & que la nuit est si pure, & qu'ainsi  
Que moi, sous quelque toit de la ville, peut-être,  
Le regard dans le ciel, le coude à sa fenêtre,  
Soupire & rêve un pauvre & timide écolier  
Qui m'a vue une fois & n'a pu m'oublier,  
Et me garde un amour dont je ne suis plus digne !  
Oh ! qu'il n'espère pas que mon cœur se résigne

À le laisser partir, celui-là, si jamais  
Il vient dans mon chemin fatal. Je lui promets  
Que je ne serai plus la seule malheureuse  
Et que je n'entends pas faire la généreuse !

ZANETTO, *chantant dans le lointain.*

Mignonne, voici l'avril !  
Le soleil revient d'exil ;  
Tous les nids sont en querelles ;  
L'air est pur, le ciel léger,  
Et partout on voit neiger  
Des plumes de tourterelles.

SILVIA.

Tout, jusqu'à cette voix si fraîche dans la nuit,  
M'irrite. La gaîté des autres me poursuit.  
Je suis triste & maudis le printemps ; il le chante.

ZANETTO, *dont la voix se rapproche.*

Prends, pour que nous nous trouvions,  
Le chemin des papillons  
Et des frêles demoiselles ;  
Viens ! car tu sais qu'on t'attend  
Sous le bois, près de l'étang  
Où vont boire les gazelles.

SILVIA.

La mélodie est douce, & la voix est touchante ;  
Mais je ne comprends plus tous ces riens amoureux.  
Revenons. Il faut laisser la place aux gens heureux.

*Elle remonte lentement sur la terrasse, en regardant, distraite, du côté d'où venait la voix. Zanetto, sa guitare sur l'épaule & portant sous son bras son manteau qui traîne dans l'herbe, entre gaîment, sans voir Silvia.*



